



HAL
open science

De la culture informationnelle : définition(s), territoires, acteurs, contenus, enjeux, questions vives...

Alexandre Serres

► To cite this version:

Alexandre Serres. De la culture informationnelle : définition(s), territoires, acteurs, contenus, enjeux, questions vives.... Séminaire du CERSIC “ Culture informationnelle et institutions ”, CERSIC, Apr 2007, Rennes, France. hal-02327506

HAL Id: hal-02327506

<https://hal.science/hal-02327506>

Submitted on 31 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Séminaire du CERSIC
« Culture informationnelle et institutions »
20 avril 2007

*« De la culture informationnelle :
définition(s), territoires, acteurs, contenus, enjeux, questions vives... »*
Alexandre Serres, MCF, URFIST de Rennes

« Culture informationnelle » : dernière tarte à la crème des discours politiquement corrects de la « société de l'information et de la connaissance », nouveau Graal des bibliothécaires et documentalistes, thématique éducative émergente encore mal dégrossie, ou bien OSNI (Objet Scientifique Non Identifié), *no man's land* épistémologique et théorique, disputé par tous les protagonistes de l'information ? Sans doute tout cela à la fois.

Mon intervention va se faire selon une démarche à quatre temps, avec quatre questionnements imbriqués, correspondant aux principales questions qui se posent dans le champ de la culture informationnelle (ou du moins que certains acteurs de ce champ, dont moi-même, se posent) ; questions qui resteront bien sûr sans réponses pour un certain nombre ! A ces quatre questionnements s'ajoutera ma propre tentative de réponse, sous la forme d'une esquisse de programme pour une culture informationnelle à venir :

- d'abord **la question des enjeux et la distinction d'avec les discours d'accompagnement** : il faut toujours partir des enjeux réels, du contexte, des mutations objectives... qui expliquent l'émergence puis l'essor de cette notion de « culture informationnelle » : on ne comprendra rien à cette notion si on la réduit au seul niveau des « discours d'accompagnement » de la révolution numérique ; nous essaierons donc de rappeler l'importance de ces enjeux et la nécessité, de plus en plus cruciale, d'une formation, voire d'un enseignement de la culture informationnelle ; même si ces enjeux sont parfois masqués par des discours souvent idéologisés ...
- **questions sur les finalités** : il s'agira de montrer les variations de sa définition, de ses objectifs, de ses contenus, selon les finalités qu'on assigne à la culture informationnelle, et qui sont éminemment politiques : finalités d'adaptation ou de distance critique, d'utilisation des TIC ou de réflexion sur elles ? Former à la méthodologie documentaire ou à l'explicitation des environnements numériques ? Former aux compétences ou aux notions informationnelles ? Former dans le cadre des disciplines ou bien de manière autonome ? Toutes ces questions agitent beaucoup le milieu des formateurs, des enseignants-documentalistes, des bibliothécaires... et elles ne sont pas de pure forme.
- **questions sur les contenus, les territoires** : il faudra cerner les contours, délimiter les territoires, recenser les voisins, inventorier les composants de ce domaine encore mal exploré ; que recouvre vraiment la notion de culture informationnelle ? Si l'inventaire et la définition des notions-clé de l'information-documentation a commencé d'être entrepris, il reste un important travail de clarification à entreprendre sur l'étendue du champ de la culture informationnelle ; trop souvent réduite à la seule maîtrise des compétences documentaires (disons pour aller vite au domaine de « l'info-doc »), notamment en France, elle s'étend à l'ensemble des compétences de recherche, traitement, exploitation, usage... de l'information, dans différents contextes socio-professionnels (c'est notamment la conception anglo-saxonne). Mais il faut également poser la question de la délimitation et de l'articulation avec d'autres « enseignements », d'autres thématiques très proches : éducation aux médias,

formation à l'informatique, éducation à l'image, pour ne prendre que ces trois exemples.

- **enfin questions sur les fondements, les présupposés** : derrière la question précédente, à la fois théorique et très concrète (de qui dépend par exemple l'éducation aux médias ? quels partages peut-on établir entre bibliothécaires et enseignants d'informatique autour du C2I ?), se profile une question épistémologique fondamentale, récurrente et perpétuellement remise sur l'ouvrage : de quelle information s'agit-il ? de quoi parlons-nous lorsque nous parlons d'information ? Une réflexion sur la culture informationnelle ne peut pas faire l'impasse sur les fondements épistémiques et sur le caractère problématique du concept d'information. J'évoquerai également la question théorique de la culture, puisqu'il s'agit de « culture » de l'information : de quelle conception de la culture s'agit-il ? La conception anthropologique de la culture comme ensemble de savoirs tacites, d'usages, de pratiques sociales... de l'information ou bien la culture comme ensemble de savoirs scientifiquement et socialement légitimés ? Enfin une question plus philosophique sera esquissée : si l'information doit toujours être distinguée de la connaissance et du savoir, que dire de ses rapports encore plus complexes et contradictoires avec la notion, certes problématique, de culture, au sens fort d'ensemble d'œuvres, de formes, d'auteurs... traversant le temps ? « Culture informationnelle » ne serait-il pas un nouvel oxymoron ? Ces deux questions sont probablement appelées à rester sans réponse...

Enfin, après avoir décrit les quatre niveaux d'une formation à l'information, depuis le niveau pratique jusqu'à celui de l'auto-réflexion critique, j'essaierai de plaider pour une culture informationnelle conçue comme l'une des branches d'un ensemble plus vaste : la culture des médiations et la pensée des techniques.

1/ Sous les discours, les enjeux

Si l'on fait une rapide compilation des définitions, des proclamations, des déclarations officielles, militantes ou non, sur « l'information literacy », on relèvera facilement une dimension idéologique dans l'usage de l'expression « maîtrise de l'information », un aspect parfois incantatoire de la culture informationnelle comme nouveau passeport pour la société du savoir. Quelques exemples :

- l'une des premières définitions de « l'information literacy », donnée par les bibliothécaires américains en 1995 et reprise dans la plupart des définitions officielles, notamment au Canada, définit la maîtrise de l'information comme une « *série de compétences qui permettront à l'individu de survivre et d'avoir du succès dans la « société de l'information ». [...] C'est l'une des « cinq habiletés essentielles » pour pouvoir intégrer le marché du travail dans l'avenir.* »¹

- Autre intéressante citation : celle d'Anthony Comper, alors Président de la Banque de Montréal, qui déclarait en 1999 dans une allocution à l'Université de Toronto : « *le facteur décisif de la réussite est la nécessité d'acquérir un niveau élevé de culture informationnelle. Dans l'industrie du savoir, nous avons besoin d'individus sachant absorber, analyser, intégrer, créer et transmettre l'information de façon efficace et connaissant la meilleure*

¹ [«Information literacy»](#), *Ocotilo Reports '95*, Maricopa Center for Learning and Instruction (MCLI), Maricopa County Community College District, Arizona, c1995.

manière d'utiliser l'information afin de faire ressortir la véritable valeur de tout ce qu'ils entreprennent »².

- De son côté, « *l'Université de Montréal considère que la maîtrise du bon usage de l'information et des technologies qui la supportent est indispensable à la réussite de tout apprentissage universitaire.* »³

- Les experts français du rapport « France, An 2000 » étaient plus neutres dans l'observation, en affirmant, dès 1985, que « *La maîtrise du savoir et de l'information sera vraisemblablement un facteur de différenciation crucial dans les 15 prochaines années* ». On ne pouvait pas dire mieux !

On pourrait multiplier les exemples de discours, allant tous dans le même sens, depuis les textes des associations de bibliothécaires, les articles de chercheurs et de formateurs, les programmes officiels de l'Education nationale (par exemple le « socle des connaissances »), les textes de nombreux professionnels des entreprises, les discours gouvernementaux, ceux de la Commission Européenne, de l'UNESCO, etc. : « la maîtrise de l'information » est à la fois une condition de réussite scolaire, universitaire, professionnelle, la garantie d'une bonne insertion sociale, le meilleur viatique pour la civilisation du numérique qui s'annonce, la meilleure condition d'entrée dans cette « société de l'information et (au choix) : « du savoir, de l'innovation, de la connaissance, de l'intelligence, de la pédagogie... ».

On peut faire deux critiques à ces discours. Tout d'abord, au regard de ces déclarations d'intention et de l'importance accordée à l'information, on peut se désoler de voir la « maîtrise de l'information » encore si peu (ou si mal) enseignée, ou bien s'étonner de constater le retard persistant de la France dans l'équipement d'Internet, ou encore déplorer l'insuffisance notable de la formation des enseignants à l'information, etc. Bref, le contraste est toujours saisissant entre les discours officiels, le plus souvent incantatoires et/ou proclamatoires, et la réalité du « terrain », des usages et des pratiques et surtout des moyens...

Une autre critique consisterait à relever tous les présupposés idéologiques de ces discours : conception naïve de l'innovation jugée bonne en soi, croyance techniciste dans les vertus des technologies de l'information, illusions autour de la « société du savoir », impératif catégorique de « l'adaptation » au progrès, etc. A l'évidence, les discours sur *l'information literacy*, surtout aux Etats-Unis mais aussi en France, sont imprégnés d'une sorte d'idéologie passe-partout, apparaissant parfois comme un nouvel avatar du positivisme et de la croyance dans les progrès de la science. Et un certain discours de « l'information literacy » rejoint ici la nouvelle idéologie Google, qui ne veut que notre bien⁴ en « organisant toute l'information du monde pour la rendre accessible à tous ». D'un côté, le plus grand moteur de recherche se charge de la mise en accessibilité, de l'autre les bibliothécaires et les formateurs forment les usagers à l'usage de cette masse informationnelle, et la boucle est bouclée dans le meilleur des mondes informationnels possibles !

Le point commun de ces discours mirobolants sur l'information (ceux de Google comme ceux de certains militants de *l'information literacy*), est que l'information et surtout sa maîtrise y sont parées de toutes les vertus, puisque d'elles dépendent rien moins que la survie et le

² http://www.caais-acs.ca/journal/special_fr.htm : Appel de communications pour la *Revue canadienne des sciences de l'information et de bibliothéconomie* : « Le défi mondial de la culture informationnelle »

³ Université de Montréal. *Recueil officiel : règlements, directives, politiques et procédures.* « Enseignement : politique de formation à l'utilisation de l'information, 2005, 5 p. Disp. sur : http://www.secgen.umontreal.ca/pdf/reglem/francais/sec_30/ens30_9.pdf

⁴ Rappelons le mot d'ordre célèbre de Google : « *don't be evil* »

succès dans notre société de l'information. Autrement dit, les malheureux qui ne savent pas bien s'informer ou maîtriser l'information et ses techniques sont condamnés... à quoi d'ailleurs ? Discours souvent tautologiques : il faut maîtriser l'information parce qu'il faut s'adapter à la société de l'information.

Mais à l'instar des discours technicistes sur Internet (avec lesquels ils se confondent parfois), il ne faut pas se laisser prendre au piège des discours sur la maîtrise de l'information, piège consistant, au prétexte de rejeter l'idéologie dont ils sont vecteurs, à ne plus voir les enjeux réels dont ils sont les témoins : autrement dit, le discours souvent idéologique sur la maîtrise de l'information ne doit pas masquer les enjeux réels de celle-ci.

Quels sont ces enjeux de la culture informationnelle, en quelques mots (s'il est possible de résumer une question aussi vaste) ?

Ils sont de toutes natures :

- scolaires : on apprend mieux en sachant utiliser la documentation, chercher de l'information sur un sujet, synthétiser pour faire un dossier, etc. : tous les pédagogues le savent depuis Célestin Freinet et la fécondité heuristique de l'information-documentation n'est plus à démontrer...

- sociaux : effectivement, si la première maîtrise de l'information consiste à maîtriser la lecture et l'écriture, il s'agit bien d'une « condition de survie » dans notre société, si l'on considère le handicap social que représente l'illettrisme par rapport à une époque plus lointaine.

- professionnels : sans verser dans les « discours enchantés » de la société de l'information, la maîtrise des techniques et des usages de l'information est devenue l'une des toutes premières compétences professionnelles transversales, quel que soit le secteur. Nous ne développerons pas ici ce point.

En bref, les raisons ne manquent pas pour former à l'information, et ce dès le plus jeune âge. Car l'un des enjeux de la culture informationnelle, les plus cruciaux aujourd'hui, est sans aucun doute l'émergence, à très grande vitesse, de la génération Web 2.0, qui manie le « pouce et la souris » [Lardellier, 2006], surfe sur le web et googlise à tout va.

Outre l'usage massif des technologies de l'information dans la quasi-totalité de la génération des 12-18 ans [CLEMI, 2006], le fait saillant, relevé par toutes les enquêtes, est bien ce fossé qui va croissant, entre l'école et les pratiques spontanées des jeunes. Il ne s'agit pas seulement d'une coupure entre une institution, centrale entre toutes, et le public visé par cette institution, autrement dit entre l'école et la jeunesse. Bien qu'à lui seul, cet écart entre le monde scolaire et le monde privé, sous l'angle des usages des technologies de l'information, soit sans aucun doute l'une des raisons de la profonde crise de l'école.

Mais l'éloignement des pratiques scolaires, des apprentissages traditionnels et leur remplacement par de nouvelles pratiques informationnelles, de nouvelles pratiques de lecture et d'écriture, et donc de nouveaux modes d'apprentissage, encore largement spontanés, peu maîtrisés, est encore plus lourd de conséquences et d'enjeux : car c'est le rapport à l'apprentissage, à la connaissance, au savoir, qui est en cause ici. Peut-être la possibilité même d'une transmission du savoir est-elle déjà posée.

La question de l'évaluation de l'information constitue sans nul doute le nouveau point nodal des contradictions, des enjeux et des risques de ce nouveau paysage des usages informationnels : laissés seuls sur Internet chez eux⁵, pour leurs usages de prédilection (chat, blog, téléchargement, jeux vidéos), les jeunes adolescents sont également souvent laissés à eux-mêmes à l'école, pour leurs recherches d'information. On peut faire le même constat à l'université. Cette autonomie des usagers dans la recherche et l'évaluation de l'information est

⁵ Comme le montre l'enquête Mediapro [CLEMI, 2006]

certes une très bonne nouvelle, à l'échelle historique du moins, puisqu'elle témoigne d'une démocratisation sans précédent de l'accès à l'information. Mais depuis quand l'autonomie technique entraînerait-elle par miracle l'autonomie intellectuelle ? [Serres, 2007a]

La question de la formation des élèves à pouvoir repérer, identifier, discerner, évaluer... l'origine, la fiabilité, la qualité et la pertinence d'une information est ainsi devenue, en quelques années, l'un des défis les plus cruciaux de l'école, qui n'est malheureusement pas bien armée pour cette tâche.

S'il ne fallait trouver qu'une seule raison à la nécessité d'une culture informationnelle, on pourrait la trouver là, dans cette urgence (à la fois citoyenne, éducative et méthodologique) à devoir former les élèves et les étudiants à l'évaluation de l'information.

Mais in fine, les enjeux les plus profonds d'une culture informationnelle sont, sans aucun doute, politiques. Ils sont à relier à ce que Bernard Stiegler appelle une « politique des technologies de l'esprit » dans ses derniers livres [Stiegler, 2005, 2006], même s'il ne parle pas explicitement de culture informationnelle : quels usages des TIC voulons-nous développer ? Jusqu'à quel point accepter que les médias, notamment télévisuels, servent d'abord « à vendre du temps de cerveau disponible » ? Quelle politique des « technologies de l'esprit » voulons-nous mettre en place ? On ne peut séparer la question des choix politiques (pour le moment évanescents !) concernant Internet et les TIC de celle de la culture informationnelle et de la formation à cette culture.

Autrement dit, il faudra bien sortir un jour résolument des approches purement techniques, voire technicistes (développer les équipements matériels, mettre en place des Systèmes d'Information, des ENT, etc. sans se préoccuper des usagers, de leur formation, de leur appropriation plus ou moins facile des technologies, etc.).

2/ De la méthodologie documentaire à la didactique de l'information : sur quelques évolutions en cours

De plus en plus utilisée comme l'une des traductions françaises de l'expression *d'information literacy*, la culture informationnelle est plus qu'une simple variante terminologique et traduit une évolution profonde du domaine de la formation à l'information. Elle marque notamment le passage d'un modèle de formation avant tout méthodologique, procédural et basé sur le modèle des compétences, modèle toujours dominant dans les « formations de méthodologie documentaire » à l'université et dans le secondaire, à une formation plus théorique, fondée sur une véritable didactique de l'information et visant la compréhension des nouveaux environnements et enjeux de l'information.

Sans faire un historique de la maîtrise de l'information, disons pour simplifier qu'on est passés, dans l'enseignement secondaire notamment, par les phases suivantes⁶ :

- la « **pédagogie du document** », pendant les années 50-60, où le document était vu comme nouveau support d'enseignement dans le cadre des disciplines ;
- la « **pédagogie documentaire** », dans les années 70-80, fondée sur le travail autonome, les méthodes actives, les apprentissages méthodologiques..., où la documentation (et non plus seulement le document) était appréhendée comme moyen d'enseignement, au service des disciplines ;
- les « **apprentissages documentaires** » des années 90, où l'accent était mis sur les situations d'apprentissage et sur l'autonomie de la documentation par rapport aux disciplines ; la deuxième moitié des années 90 a vu également l'éclosion des référentiels de compétences documentaires, qui ont fortement structuré la profession des documentalistes ;

⁶ Chronologie empruntée à Françoise Chapron [Chapron, 2006]

- enfin « **l'éducation à l'information** », depuis les années 2000, avec une formalisation des apprentissages, et l'essor de l'idée d'un curriculum informationnel, cad d'une véritable didactisation progressive des notions de l'information.

Donc en quarante ans, un renversement complet de perspective, depuis le document comme simple support d'enseignement à l'idée d'une didactique autonome de l'information, en attendant l'émergence d'une véritable discipline d'enseignement.

Dans le supérieur, les évolutions sont moins spectaculaires et la situation beaucoup plus contrastée. Disons pour faire bref que la formation à l'information se déploie toujours selon trois axes divergents, nettement distincts : les formations à la méthodologie du travail intellectuel (dans le cadre du tutorat disciplinaire, notamment), les formations documentaires et les nouvelles formations informatiques au C2I. Dans le cadre des formations documentaires, nous sommes toujours dans le modèle de la formation des usagers à la bibliothèque, centrée sur les apprentissages bibliothéconomiques, modèle qui commence à évoluer cependant vers une véritable formation à l'information, notamment en intégrant davantage les thématiques d'internet⁷.

Le point commun des deux niveaux : la montée en force (surtout dans le secondaire) de la « question didactique », cad de la réflexion sur les contenus des formations.

Mais la réflexion sur les contenus est inséparable de (et conditionnée par) celle sur les finalités de la formation : à quoi doit servir cette formation des élèves et des étudiants à la « maîtrise de l'information » ? A savoir utiliser les technologies de l'information ? ou à mieux les comprendre ? Un fil rouge relie toujours contenus, finalités et modèles pédagogiques de référence. Ainsi, le modèle dominant des formations à l'information (comme à l'informatique et d'ailleurs à un nombre croissant de domaines) est celui des « compétences » : définition des objectifs pédagogiques, traduction en objectifs opérationnels, déclinaisons des savoirs, savoir faire et savoirs être... Le modèle des compétences a tout envahi et est devenu le nouveau crédo, le nouveau modèle pédagogique, incontestable et allant de soi. La critique de ce modèle a été faite, notamment par Pascal Duplessis [Duplessis, 2005], qui a bien montré en quoi les référentiels de compétences valorisent à l'excès les savoir-faire, facilement observables, au détriment des savoirs abstraits, des notions, des concepts.

Au-delà de la pertinence pédagogique de ce modèle, il faut surtout noter qu'en mettant au premier plan les compétences, et parmi elles les savoir faire, on vise avant tout à former des usagers adaptés aux technologies, plus que des citoyens critiques et conscients.

Aujourd'hui, la double question des finalités et des contenus se repose avec une vigueur accrue : face aux nouveaux usages d'internet des jeunes générations, ne faut-il pas donner la priorité absolue dans les finalités à la distance critique face aux outils, à la compréhension des environnements informationnels ?

Pour terminer cette évocation, une remarque un peu pessimiste : qu'il s'agisse du secondaire ou du supérieur, et en dépit des récentes évolutions positives du domaine, la formation à l'information, la sensibilisation à la culture informationnelle, n'est absolument pas à la hauteur et à la gravité des enjeux, que j'ai brièvement évoqués.

3/ Des contenus à inventorier, des notions à définir, des territoires à délimiter, des voisins à ménager, une nouvelle discipline à construire ?

Où en est le chantier didactique de l'information aujourd'hui ?

⁷ Voir l'enquête, réalisée par l'URFIST de Rennes, sur les formations d'usagers menées en 2004-2005 dans les SCD de Bretagne-Pays de la Loire : <http://www.uhb.fr/urfist/pedagogie.htm>

Plusieurs travaux ont été engagés depuis quelques années, plusieurs équipes et groupes de travail convergent autour d'un premier chantier didactique : le recensement, l'inventaire exhaustif, la définition, la didactisation, la cartographie des termes, notions et concepts qui constituent le corpus didactique de l'information-documentation. Citons le Petit dictionnaire didactique de l'infodoc, de Pascal Duplessis et Ivana Ballarini [Duplessis, 2006], la publication toute fraîche du travail de la FADBEN sur les 64 notions essentielles⁸, les groupes de travail de Rouen, Toulouse, Rennes, les travaux de Formist sur les contenus en doctorat⁹, le travail en cours au sein de l'ERTé « Culture informationnelle et curriculum documentaire »...¹⁰

Une fois cette base conceptuelle établie, ce corpus didactique constitué pourra commencer le travail de mise en progressivité, cad le curriculum informationnel proprement dit.

Mais d'autres tâches attendent les chercheurs et acteurs du domaine : la délimitation (épistémologique, thématique, didactique...) avec les champs et domaines voisins suivants :

- l'éducation aux médias : fait-elle partie de la culture informationnelle ou est-elle une proche cousine? A l'évidence, de nombreux points de couplage, de nombreuses passerelles existent déjà, notamment parce que les acteurs sont généralement les mêmes (enseignants-documentalistes). Mais l'articulation des rapports entre les deux domaines, encore séparés, est aujourd'hui nécessaire et urgente, notamment sur la question, commune, de l'évaluation de l'information : évaluer et décoder l'information de presse recoupe en grande partie l'identification et l'évaluation de l'information en général. Eduquer aux médias et à l'information deviennent deux figures désormais indissociables, quand la réalité et la notion même de médias se dissolvent dans le grand melting-pot du web 2.0 : AgoraVox, Wikipedia, deviennent de nouveaux « médias » d'actualité et d'information, dont il faut faire le décodage critique comme le Clemi le fait pour Le Monde ou les JT depuis des années.

Ainsi, entre « l'EAI et l'EAM », circulent de multiples enjeux, notions, et thématiques, communes aux deux cousines, qu'il faudrait bien expliciter.

- de même avec l'informatique : la culture informationnelle, même au sens étroit d'une culture de l'information-documentation, partage un très grand nombre de termes, de notions, de thématiques communes avec l'informatique : pensons à la recherche et au traitement de l'information, d'ailleurs largement abordés dans le B2I et le C2I. Mais les perspectives ne sont pas les mêmes, les approches diffèrent souvent radicalement, les acteurs s'ignorent superbement et un immense travail, à la fois de rapprochement et de différenciation, serait à faire. Le lien entre *computer literacy* et *information literacy* commence d'ailleurs à être de plus en plus traité dans la littérature spécialisée (comme le montrera Olivier Le Deuff).

- une autre voisine de la culture informationnelle doit être évoquée, même si elle est encore très éloignée : il s'agit de l'éducation (ou de la formation, de la sensibilisation...) à la communication... S'il existe des Sciences de l'information et de la communication, dont nous sommes ici les protagonistes, on peut s'interroger sur l'existence d'une coupure profonde entre les problématiques éducatives des deux branches. Mais nous laisserons ce problème en suspens !

⁸ Les savoirs scolaires en information-documentation, *Mediadoc Fadben*, mars 2007, 36 p.

⁹ http://formist.enssib.fr/documents/Maitrise_de_l%27information_des_n-6593-r-38-t-typdoc.html

¹⁰ Sur le chantier didactique actuel de l'information, je me permets de renvoyer à deux de mes derniers textes : [Serres, 2006] et [Serres, 2007b]

- il faudrait enfin évoquer les relations, compliquées voire conflictuelles, entre culture informationnelle et savoirs disciplinaires, entre savoirs et compétences documentaires et disciplines, sur lesquelles existe une abondante littérature¹¹...

Toutes ces questions de frontières, de relations externes et/ou internes, (re)posent inévitablement la question de la définition de la culture informationnelle.

4/ Questions vives, épistémique, théorique et aporétique de la culture informationnelle

Je voudrais poser ici quatre questions, plutôt théoriques sur la culture informationnelle.

La première question, déjà évoquée plus haut, est à la fois sociale, politique et éducative, et elle est certainement l'une des questions les plus vives de la maîtrise de l'information, loin d'être tranchée aujourd'hui : **la question des finalités, des objectifs « politiques » de cette formation, et donc de sa légitimité sociale**. La culture informationnelle doit-elle viser « l'adaptation » des usagers à la nouvelle « société du savoir et de la connaissance », ou à (tenter de) former des esprits (si possibles) libres ? Vision utilitariste vs approche critique de l'éducation : le débat dépasse le seul cadre de la culture informationnelle et se pose au projet éducatif dans son ensemble, qui semble actuellement en panne d'inspiration et qui cède de plus en plus au seul discours utilitariste de « l'adaptation » au marché de l'emploi, à l'innovation et aux technologies. Le champ de *l'information literacy* ne saurait échapper à ce débat éminemment politique sur les finalités de l'éducation, débat souvent mal posé voire occulté derrière les discours technocratiques, technicistes, ou pédagogiques. Si je ne fais ici que poser la question des finalités, on aura compris le sens de la réponse à apporter selon moi : la culture informationnelle doit viser à former d'abord des citoyens et non des usagers, des esprits lucides et critiques sur les technologies et non des internautes-consommateurs, des usagers expérimentés, dotés d'une bonne compréhension des outils qu'ils manipulent, et non de simples utilisateurs aveugles sur leurs pratiques. Autrement dit, mettre au premier plan de la culture informationnelle la distance critique, la réflexion, les savoirs, les notions... constitue une forme de réponse à la question des finalités.

Ainsi, face à l'omniprésence, au monopole écrasant de Google dans les pratiques informationnelles des jeunes (mais aussi des adultes !), omniprésence et monopole nullement contestés, qui vont de soi, et qui sont lourds d'effets culturels et cognitifs, quelle réponse doit apporter la « maîtrise de l'information » ? Une formation seulement méthodologique, technique, visant la maîtrise de l'interrogation avancée ? Ne faudrait-il pas aussi expliquer le fonctionnement de Google, du PageRank, des liens sponsorisés, mettre en garde sur la question de la protection des données personnelles, pointer les dangers de la « vie et du monde selon Google », dénoncer l'idéologie particulièrement pernicieuse véhiculée par Google (« don't be evil ! »)¹², mais aussi faire réfléchir sur les nouveaux problèmes posés par le Web 2.0 [Le Deuff, 2006], etc ?

Si *l'information literacy* persiste à vouloir former d'abord des « usagers » de l'information, en ne mettant l'accent que sur les aspects méthodologiques, techniques, sur la connaissance des sources, des outils, des trucs et des astuces de la recherche d'information (toutes choses utiles, nécessaires et à faire), elle passera à côté des vrais enjeux et des vraies questions.

La question des finalités reste donc indépassable et doit faire l'objet de débats, de questionnements, de réflexions constantes, non seulement chez les acteurs de *l'information literacy*, mais surtout dans la société et dans la sphère politique. Car en définitive, la question

¹¹ Voir notamment l'ouvrage de Frédérique Marcillet [Marcillet, 2000]

¹² Je renvoie ici au livre salutaire de Barbara Cassin « Google-moi » [Cassin, 2007] .

de savoir ce qu'il faut enseigner aux élèves sur la « société et les technologies de l'information » est une question politique, au sens le plus noble du terme.

Or on ne peut être qu'inquiet devant certaines récentes évolutions : approche plutôt procédurale des TIC dans le « socle des connaissances », prédominance du modèle des compétences dans le B2I et C2I, absence totale de la culture informationnelle dans la formation des enseignants, approches purement technicistes de la « fracture numérique » chez les politiques, etc.

La deuxième question est **d'ordre épistémique** et sera simplement soulevée rapidement ici : **de quelle information s'agit-il dans l'expression de culture informationnelle ?** Vieille question que celle-là, question récurrente dans notre champ mais qui se pose toujours avec force : sur quels fondements épistémiques peut-on fonder la « culture » d'une notion aussi polysémique et ambiguë que celle d'information ? En général, les tenants de la culture informationnelle ont toujours considéré celle-ci comme relevant du seul champ de l'information-documentation. En effet, la plupart des acteurs de « l'information literacy » viennent d'abord du monde des bibliothèques et les compétences informationnelles visées sont d'abord celles de la recherche documentaire. Les choses sont pourtant moins simples si l'on appréhende l'ensemble des significations de l'information, notamment les trois grandes acceptions classiques : *l'info-data* de l'informatique, *l'info-news* du journalisme, *l'info-knowledge* de la documentation.

Compte-tenu de la confusion fréquente régnant sur ces trois sens, allègrement confondus dans les discours et les représentations, la « culture informationnelle » (même au sens étroit de l'info-doc) ne doit-elle pas sans cesse clarifier le champ épistémique et terminologique de l'information¹³ ? En montrer l'ambiguïté originelle, la polysémie que tout chercheur en SIC connaît bien ? Autrement dit, quand bien même la culture informationnelle ne devrait comprendre que les notions, savoirs et compétences propres à l'information documentaire et spécialisée, au monde des bibliothèques, elle devrait constamment rappeler qu'elle n'est qu'une acception de l'information, une certaine approche parmi d'autres.

A moins que l'on n'aille un peu plus loin, en proposant l'hypothèse suivante : et si la culture informationnelle était conçue comme l'ensemble de toutes les acceptions de l'information ?

Et si cette culture englobait à la fois la *computer*, la *media* et *l'information literacy*, autrement dit la culture informatique, la culture des médias et la culture de l'information-documentaire pour ne prendre que ces trois branches ? Cette approche globale aurait ainsi le mérite de prendre le terme d'information dans toute son ambiguïté et sa polysémie. Mais nous en sommes encore loin...

Quoi qu'il en soit, les Sciences de l'Information et de la Communication ont un rôle majeur à jouer ici, non seulement pour rappeler constamment aux autres partenaires de la culture informationnelle la complexité de cette notion, mais aussi pour renforcer les fondements épistémologiques de cette culture informationnelle, qui n'est finalement rien d'autre que la partie « vulgarisée », grand public, des Sciences de l'Information et de la Communication. De même que l'on parle de culture historique, juridique, économique... pour désigner un ensemble de savoirs, de connaissances, de compétences... de ces différents champs, partagés par un nombre plus ou moins élevé de personnes.

Ce qui nous mène à la troisième question théorique : **celle de la culture**. Quelle signification de ce terme également complexe est concernée ici ? La signification anthropologique de la culture comme ensemble de façons de sentir, de penser, d'agir propres à une collectivité ? Autrement dit, la culture informationnelle est-elle l'ensemble des savoirs tacites, des usages

¹³ Sur ces questions cruciales, voir notamment les travaux de Claude Baltz, notamment [Baltz, 1997]

spontanés, des pratiques sociales, des représentations dominantes de l'information dans notre société ou dans un collectif déterminé (on peut parler de la culture informationnelle des jeunes, des enseignants, etc.) ? Ou bien la culture est-elle à prendre au sens courant de l'ensemble des savoirs et des productions intellectuelles et artistiques, scientifiquement et socialement légitimés ? La question de la définition de cet autre mot-valise qu'est la culture n'est ni de pure forme, ni seulement théorique, car les différentes réponses apportées ont des incidences pratiques également différentes, notamment dans les recherches et les conceptions de la formation.

Ainsi, si l'on privilégie l'approche anthropologique de la culture informationnelle, on s'en tient généralement à l'observation des usages informationnels (qui occupent d'ailleurs une large place dans les recherches actuelles), à l'émergence des notions et savoirs de l'information, mobilisés dans les pratiques quotidiennes de la recherche d'information. Approches plutôt « bottom-up », la conception « sociologique » de la culture informationnelle se refusera à préconiser un « enseignement » de notions jugées indispensables, elle récusera toute véritable didactique et se contentera de chercher à limiter les « mésusages » informationnels chez les jeunes. Autrement dit, il court des fils plus ou moins invisibles, entre les recherches mono-centrées sur les usages de l'information, un certain parti pris pédagogique marqué par le refus de tout enseignement didactique, ou magistral, et l'approche « sociologique » de la culture informationnelle. Dans cette optique, à quoi bon vouloir définir un corpus de notions, de savoirs à didactiser, pourquoi vouloir former les élèves à de « bonnes pratiques », et même à quoi bon vouloir leur apprendre, leur enseigner une culture informationnelle qu'ils possèderaient déjà ?

A l'inverse, considérer la culture informationnelle comme l'ensemble des connaissances, des concepts, des auteurs... propres aux domaines de l'information implique une toute autre réponse au plan de la formation, davantage orientée vers la didactique, l'enseignement, la transmission de valeurs, la volonté d'une éducation critique.

Opposition certes un peu schématique, mais qui traverse vraiment le « si petit monde » des chercheurs et des formateurs de l'information literacy.

Cela étant, ce débat, à la fois théorique, politique et éducatif, n'est évidemment pas propre au champ de la culture informationnelle et traverse, avec une certaine acuité, le champ éducatif, dans l'opposition, souvent caricaturée, entre « républicains » et « pédagogues ».

Quatrième (et dernière) question théorique, posée ici plutôt comme source de réflexion permanente que comme un problème à résoudre : dans quelle mesure « la culture » et « l'information » sont-elles des notions compatibles, complémentaires ? Leurs rapports ne seraient-ils pas plutôt contradictoires, voire antagonistes ?

La culture, au sens fort du terme (et non anthropologique) de choix, de sélection parmi un ensemble d'œuvres, d'objets, d'auteurs, ne peut être réduite à une simple « information ».

Comme le dit fort justement Barbara Cassin, en s'inspirant d'Hannah Arendt, « *la culture ne se caractérise ni par la connaissance, ni par l'information, mais par les œuvres et par le goût. Tout revient finalement à la question du « choix »* »¹⁴

Singularité de l'œuvre, prééminence de l'auteur, pérennité des « objets culturels » (Hannah Arendt dit, dans *La crise de la culture*, « *Seul ce qui dure à travers les siècles peut finalement revendiquer d'être un objet culturel* »)¹⁵, lutte contre les philistins et le philistinisme (« *cet état d'esprit qui juge de tout en termes d'utilité immédiate et de « valeurs matérielles* »¹⁶),

¹⁴ Barbara Cassin, *Google-moi*, Albin Michel, 2007, p. 121

¹⁵ Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Gallimard, 1972, p. 260

¹⁶ *Ibid.*, p. 258

caractère « gratuit » des œuvres culturelles, au sens où elles ne répondent à aucune fonction, à aucun besoin, fidélité à la nature originelle des objets culturels (« *Quand livres ou reproductions sont jetés sur le marché à bas prix, et sont vendus en nombre considérable, cela n'atteint pas la nature des objets en question. Mais leur nature est atteinte quand ces objets sont eux-mêmes modifiés – réécrits, condensés, digérés, réduits à l'état de pacotilles pour la reproduction ou la mise en images*¹⁷ » Par exemple, quand un extrait d'une symphonie de Beethoven devient un air de publicité...)... : tout oppose la culture, au sens exigeant donné par Hannah Arendt, à l'information, qui repose sur de tout autres fondements. Cette conception radicale, sans doute intenable aujourd'hui, comme le remarque Barbara Cassin, a pourtant le mérite de poser les véritables questions, à la fois par rapport à une certaine langue de bois du « culturellement correct » actuel (tout est culturel, tout le monde est artiste ou écrivain, le passé n'a plus d'intérêt, etc.), mais aussi par rapport aux dangereuses illusions véhiculées par la nouvelle « idéologie Google » de démocratie culturelle, d'organisation de l'information mondiale, etc. Là encore, renvoi au livre de Barbara Cassin.

Il ne s'agit évidemment pas de trancher ici, dans un sens ou dans un autre, cette question quelque peu aporétique des rapports complexes et contradictoires entre information et culture. Mais de même que la réflexion doit impérativement porter sur les distinctions du célèbre tryptique information-connaissance-sagesse (en s'aidant de la célèbre maxime de TS Elliott, bien connue d'Olivier Ertzscheid : « *Où est la sagesse que nous avons perdue dans la connaissance ? Où est la connaissance que nous avons perdue dans l'information ?* »¹⁸), de même doit-elle se poser la question difficile des rapports entre culture et connaissance.

5/ Les quatre axes d'une culture informationnelle complète, elle-même élément d'un ensemble plus vaste

En conclusion, je voudrais présenter rapidement ce qui pourrait constituer les quatre axes ou niveaux, imbriqués, d'une culture informationnelle globale, selon une typologie, sans doute contestable, des savoir-faire, des savoirs, de la réflexion critique et de l'auto-réflexion.

- le premier niveau serait celui de la **maîtrise pratique de l'information** et correspondrait à la fois aux deux niveaux de B. Juanals [Juanals, 2003], celui qu'elle appelle la « *maîtrise de l'accès à l'information* » et celui de « *la culture de l'accès à l'information* » : il englobe toutes les compétences, méthodologiques et techniques, de la recherche d'information ; savoir chercher, savoir trouver, savoir évaluer, savoir récupérer, savoir utiliser... l'information ; l'optique dominante de ce premier niveau de formation serait l'utilisation, l'appropriation, la maîtrise technique de l'information, à des niveaux simples et avancés. L'appropriation des TIC et de l'information devant vite déboucher sur la créativité, l'inventivité des usages.

- le deuxième axe serait celui d'une **maîtrise intellectuelle de l'information**, et serait composé de l'ensemble des savoirs, des notions, de la terminologie, des principes, des problèmes... de l'information, si possible dans sa totalité (*computer, media et information literacy*) ; fondé sur une véritable didactique de l'information, sur des corpus de connaissances clairement identifiés, ce deuxième niveau viserait la connaissance, la compréhension des environnements, des mécanismes, des processus, des acteurs, des problèmes... informationnels ; le problème serait de délimiter le socle de connaissances communes des connaissances plus spécialisées, destinées aux cursus en Sciences de

¹⁷ *Ibid.*, p. 266

¹⁸ Voir le blog Affordance : http://affordance.typepad.com/mon_weblog/

l'Information et de la Communication. Mais la finalité de ce deuxième niveau est bel et bien celle d'une culture de l'information et d'une connaissance des médias.

- le troisième niveau est celui **de la réflexion critique** et correspondrait à ce que les américains appellent parfois *Critical literacy* : l'accent serait mis sur les dimensions critiques de l'information, qu'il s'agisse des infos-pollutions, des effets pervers des modes de classements des moteurs de recherche, de l'idéologie de Google et d'une approche cybernéticienne de l'information, de l'invasion publicitaire, des risques sur la vie privée, etc. L'objectif de ce troisième niveau de la culture informationnelle serait à l'évidence politique, avec l'idée de former des citoyens avertis et éclairés sur les risques de l'information.

Ces trois premiers axes correspondent à ce que j'ai appelé dans un autre texte [Serres, 2006b], les trois R : Réaliser, Réfléchir, Résister, face aux TIC.

J'ajouterais un quatrième niveau, au-dessus des autres, sorte de méta-niveau fondé sur l'auto-réflexion critique, la prise de distance vis-à-vis de l'information elle-même, de ses rapports complexes avec la connaissance et la culture, la conscience des limites du tout-informationnel, le regard lucide sur nos propres comportements et nos représentations de la connaissance et des techniques. L'information étant de nature transversale, elle se prête particulièrement bien à cet exercice auto-réflexif.

En résumé, la culture informationnelle devrait parcourir tous ces niveaux de connaissances, depuis la maîtrise pratique et avancée des outils et des méthodologies informationnelles, jusqu'à une attitude auto-réflexive sur l'information en passant par la compréhension des schèmes de l'information et la distance critique vis-à-vis des effets, pervers ou non, du tout informationnel.

Enfin cette culture informationnelle devrait s'arrimer au cadre plus vaste d'une pensée des techniques et des médiations, seule capable de fournir les éclairages nécessaires à la maîtrise des outils. Il faut mettre Simondon, Leroi-Gourhan, Stiegler et quelques autres au programme de l'*information literacy* !

Références bibliographiques

Arendt, H., 1972, *La crise de la culture*, Paris, Gallimard

Baltz, C., 1997, *Culture informationnelle : définition, effets, enjeux, appropriation*. Journée d'étude, Paris, Carré des sciences, 18 nov. 1997, ADBS. http://www.adbs.fr/uploads/journees/608_fr.php

Cassin B., 2007, *Google-moi. La deuxième mission de l'Amérique*, Paris, Albin Michel

Chapron, F., 2006, *LE POINT SUR CULTURE DE L'INFORMATION, MAITRISE DE L'INFORMATION, APPRENTISSAGES DOCUMENTAIRES*, Pré-publication (à paraître)

CLEMI, 2006, *Mediappro. Appropriation des nouveaux médias par les jeunes : une enquête européenne en éducation aux médias*, Paris, CLEMI, disp. sur : http://www.cleml.org/international/mediappro/Mediappro_b.pdf

Duplessis, P., 2005, L'enjeu des référentiels de compétences info-documentaires dans l'Education nationale, In *Documentaliste-Sciences de l'information*, vol. 42, n° 3

Duplessis, P., Balarini-Santonocito, I., 2006, *Petit dictionnaire didactique de l'information-documentation à l'usage des enseignants-documentalistes*, In SavoirsCDI, CNDP. Disp. sur : <http://savoircdi.cndp.fr/culturepro/actualisation/Duplessis/dicoduplessis.htm#auteur>

Juanals B., 2003, *La culture de l'information. Du livre au numérique*, Paris, Lavoisier

Lardellier P., 2006, *Le pouce et la souris*, Paris, Fayard

Le Deuff O., 2006, « Folksonomies : Les usagers indexent le web », *BBF*, 4, p. 66-70

Marcillet, F., 2000, *Recherche documentaire et apprentissage : maîtriser l'information*, Issy-les-Moulineaux : ESF

Serres A., 2006a, Maîtrise de l'information à l'université : le chantier didactique. In *Colloques « Histoire et savoirs » 18-19-20 mai 2006, Colloque n° 1 : « Savoirs et acteurs de la formation », Atelier n° 5 : Savoirs et information-documentation*, Rouen, Laboratoire CIVIIC, Université de Rouen. A paraître

Serres A., 2006b, Trois dimensions de l'éducation à l'information. In Université d'été « *De l'information à la connaissance* », 28-30 août 2006, *ESEN Poitiers*. Communication à la table ronde « La maîtrise de l'information en question », 29 août 2006.

Disp. sur : http://www.uhb.fr/urfist/publis/TexteUE_Poitiers2006_A.Serres.doc

Serres, A., 2007a, La formation à l'évaluation de l'information : une didactique à construire au cœur de la culture informationnelle. In *Journée d'étude des URFIST « Evaluation et validation de l'information sur Internet »*, Paris, 31 janvier 2007. 10 p.

Disp. sur : <http://urfistreseau.files.wordpress.com/2007/02/urfist31janvier2007serres.pdf>

Serres, A., 2007b, Maîtrise de l'information : la question didactique. In *Les Dossiers de l'ingénierie éducative*, n° 57, avril 2007, p. 58-62. Disp. sur :

<http://www.cndp.fr/archivage/valid/89418/89418-14447-18257.pdf>

Simondon G., 1989, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier

Stiegler, B., 2005, *Constituer l'Europe. 2. Le motif européen*, Paris, Galilée

Stiegler, B., *Ars Industrialis*, 2006, *Réenchâter le monde - La valeur esprit contre le populisme industriel*, Flammarion